

L'écoféminisme, un nouvel humanisme?

Alicia H. Puleo

Number 775, November–December 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72909ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

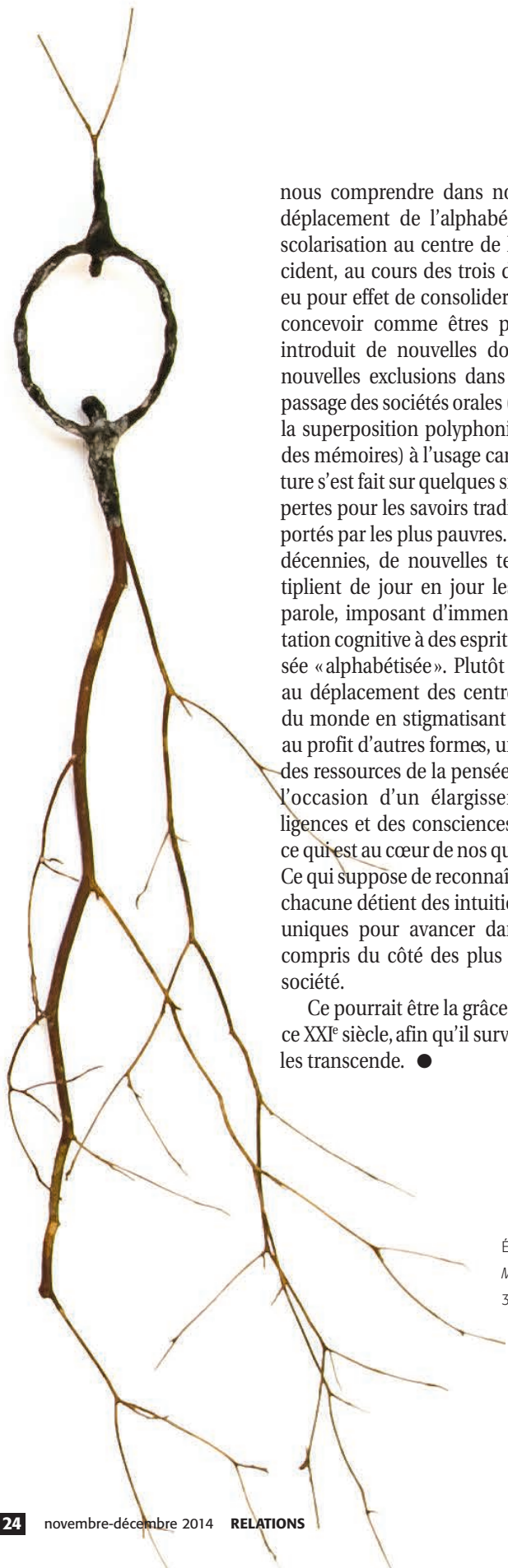
0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Puleo, A. H. (2014). L'écoféminisme, un nouvel humanisme? *Relations*, (775), 24–25.



nous comprendre dans notre diversité. Le déplacement de l'alphabétisation et de la scolarisation au centre de la culture en Occident, au cours des trois derniers siècles, a eu pour effet de consolider des façons de se concevoir comme êtres pensants qui ont introduit de nouvelles dominations et de nouvelles exclusions dans nos sociétés. Le passage des sociétés orales (caractérisées par la superposition polyphonique des récits et des mémoires) à l'usage canonique de l'écriture s'est fait sur quelques siècles et non sans pertes pour les savoirs traditionnels souvent portés par les plus pauvres. Depuis quelques décennies, de nouvelles technologies multiplient de jour en jour les possibles de la parole, imposant d'immenses défis d'adaptation cognitive à des esprits formés à la pensée « alphabétisée ». Plutôt que de conduire au déplacement des centres et des marges du monde en stigmatisant certaines formes au profit d'autres formes, une diversification des ressources de la pensée pourrait devenir l'occasion d'un élargissement des intelligences et des consciences dans le sens de ce qui est au cœur de nos quêtes d'humanité. Ce qui suppose de reconnaître que chacun et chacune détient des intuitions et des savoirs uniques pour avancer dans ces quêtes, y compris du côté des plus à la marge de la société.

Ce pourrait être la grâce à se souhaiter en ce XXI^e siècle, afin qu'il survive à ses émois et les transcende. ●

Éric Godin,
Maternité, bois et plâtre,
30,5 x 101,5 cm

L'écoféminisme, un nouvel humanisme?

ALICIA H. PULEO

À l'époque des Lumières, la notion d'humanisme a participé pleinement de la lutte contre les préjugés et les dominations – un combat auquel le féminisme, les socialismes et l'antiracisme sont encore aujourd'hui redevables. Si nous voulons que cette notion garde la signification révolutionnaire qu'elle a eue jadis, il faudrait la redéfinir, au XXI^e siècle, dans l'objectif de dépasser certains dualismes hiérarchisés dont elle est malgré tout porteuse, résultats d'une longue histoire de domination : culture/nature, homme/femme, raison/émotion, âme/corps, humain/animal, entre autres. L'écoféminisme – un courant minoritaire du féminisme – est certainement en mesure de contribuer à cette tâche indispensable qui nous fera avancer vers un monde plus juste.

Mon propos n'est évidemment pas de gommer la diversité et la complexité des courants écoféministes contemporains¹, ni encore moins d'avaliser une vision idyllique des sociétés non développées et un essentialisme que certaines théories écoféministes ont pu mettre de l'avant et qui considère les femmes comme des mères destinées par nature à devenir les anges de l'écosystème. Il s'agit plutôt de signaler, à travers un « écoféminisme critique² », certains aspects problématiques et ambigus de l'humanisme et de procéder à sa révision.

L'une des causes, en effet, de la crise écologique et sociétale contemporaine est à chercher, d'une part, dans la domination de la nature, qui aboutit à des catastrophes environnementales toujours plus graves et à la prédation dévastatrice des ressources de la Terre, et, d'autre part, dans l'instauration d'une hiérarchie de valeurs qui découle des activités fondamentalement masculines de la guerre et de la chasse, qui a exclu les femmes. Comme dans presque tous les courants de pensée émancipateurs ayant précédé le féminisme, la plupart de représentants de l'humanisme n'ont pas remis en question la subordination des femmes induite par cette hiérarchisation. Mais celles-ci, avec quelques hommes qui les ont appuyées, ont su extraire de ces courants des leçons de liberté et des conclusions universelles qui n'excluaient pas sur la base du sexe.

Le premier humanisme a ainsi eu ses femmes illustres. Christine de Pizan (1364-1430) a été la première femme qui a gagné sa vie en écrivant et, dans les républiques italiennes, quelques femmes érudites ont en-

seigné à l'université. Plus tard, l'héritage humaniste chez Rousseau, malgré un discours faisant l'éloge de la femme au foyer, a néanmoins inspiré à des admiratrices de sa pensée telles qu'Olympe de Gouge et Mary Wollstonecraft une demande féministe d'égalité et de liberté.

Grâce à son principe d'autoconstruction de l'homme, l'humanisme existentialiste a donné lieu à un ouvrage que l'on considère comme un classique du féminisme: *Le Deuxième Sexe* (1949). Simone de Beauvoir y soulignait, à juste titre, que si ce qui est le propre de l'homme est le projet libre («l'être-pour-soi»), c'est-à-dire la conscience de son existence et de sa liberté, alors on pouvait dire que tout au long de l'histoire on avait systématiquement enlevé à la moitié de l'humanité la possibilité de s'accomplir pleinement en tant qu'être humain. On avait exclu la femme du monde de l'esprit en essayant par tous les moyens de la réduire à l'immanence du corps. Et cela continuait dans l'Europe des années 1940. Tandis que l'homme tenait à sa portée une grande variété de projets de vie et s'attelait à la grande tâche commune de la construction de la civilisation, on enfermait les femmes dans les seules fonctions d'épouse et de mère.

Or, le réquisitoire de Beauvoir se fondait sur le dualisme nature/culture. Pour la philosophe, la nature apparaît comme indifférenciation et pur instinct aveugle, un éternel retour du même. Le monde humain, par contre, était présenté comme quelque chose de nettement supérieur. Pour l'humaniste matérialiste qu'était Beauvoir, l'homme laissait derrière lui l'immanence de la nature pour s'ériger comme transcendance, comme liberté qui sortait du cercle éternel de la répétition. La ligne de l'histoire était une flèche qui menait vers le futur grâce à l'homme qui avait su renier son corps, le mépriser et le sacrifier pour gagner la liberté. Exclure les femmes de ces activités, les réduire à la chair, au corps qui nourrit et séduit, c'était les empêcher de développer ce qui constituait l'essence proprement humaine: le projet, l'autoconstruction, la transcendance.

Malgré les objections que peuvent soulever son interprétation de la guerre comme moteur de la civilisation, on doit remercier Simone de Beauvoir pour sa demande d'égalité. La deuxième vague du féminisme, celle des années 1960-1970, était dirigée par certaines de ses lectrices (Betty Friedan, Kate Millet, etc.) devenues leaders intellectuelles. Elles ont obtenu des droits pour les femmes et ont changé le visage des sociétés contemporaines, bien qu'il reste

1. Voir, entre autres, les travaux de l'activiste altermondialiste Vandana Shiva, des théologiennes Rosemary Radford Ruether, Ivone Gebara et Carol Adams, de l'économiste Mary Mellor, de la sociologue Maria Mies, ainsi que des philosophes Val Plumwood, Karen Warren, Greta Gaard et l'auteur de ces lignes.

2. Voir A. Puleo, *Ecofeminismo para otro mundo posible*, Cátedra, Madrid, 2011.

beaucoup à faire, car la reconnaissance que les femmes, au même titre que les hommes, appartiennent à part entière au monde de la culture (de la politique, du travail, de l'art...), et non strictement à celui de la nature, n'est pas encore complètement atteinte.

DÉCONSTRUIRE L'ANTHROPOCENTRISME

L'écoféminisme doit donc conserver la demande humaniste beauvoirienne d'égalité, mais en même temps œuvrer pour inclure dans la définition de l'humain les aspects «féminins» (émotion, intuition, sollicitude, etc.) dévalorisés et même méprisés au fil de notre longue histoire patriarcale. L'écoféminisme peut nous aider à surmonter les dualismes nature/culture et animal/humain que soutient le vieil humanisme depuis *Le discours sur la dignité de l'Homme* de Pic de la Mirandole. Les animaux ne trouvent pas de place dans cet univers où l'être humain s'auto-désigne comme le seul capable de liberté et de conscience, le seul ayant une valeur intrinsèque. L'anthropocentrisme extrême est étroitement lié à l'androcentrisme, ce biais patriarcal de la culture. La bipolarisation des identités masculine et féminine et leur hiérarchisation patriarcale ont consacré le rejet des attitudes de compassion pour nos frères et sœurs non humains. Aujourd'hui, les animaux sont soumis à la plus affreuse exploitation et extermination jamais vues («Éternel Treblinka», au dire de Charles Patterson). De plus en plus de personnes se révoltent contre cette situation, mais il n'en reste pas moins que ce sont surtout les femmes qui assurent les travaux dans les sociétés protectrices des animaux de tous les pays (elles constituent 98 % des bénévoles).

Encouragé par sa position de supériorité par rapport à la nature, l'homme est devenu le destructeur de la seule maison où il peut pourtant vivre: la Terre. Il a cru qu'un abîme ontologique le séparait des animaux et du reste de la nature. Cette idée fautive est en train de se révéler suicidaire. On empoisonne de plus en plus la terre, l'eau et l'air de mille façons différentes en croyant que l'on ne sera pas affecté. Et il semble que ceux qui en sont conscients ne sont pas assez nombreux ou puissants pour réussir à changer le cours des choses.

Un nouvel humanisme pourra naître si l'on comprend que l'ancien désir de pouvoir et de domination patriarcale, devenu aujourd'hui un néolibéralisme déchaîné, doit laisser sa place aux vertus plus humbles et «féminines» de la compassion, de la sollicitude et de la collaboration avec la nature. Dans le passé, l'humanisme a été capable de décortiquer et d'éradiquer les superstitions et l'intolérance religieuse. Au XXI^e siècle, il doit surmonter la tendance à l'androanthropocentrisme qui nous mène vers une dangereuse démesure. L'écoféminisme peut fournir de précieuses clés à cet indispensable renouvellement de l'humanisme.

L'auteure est professeure de philosophie à l'Université de Valladolid en Espagne